

Eugene F. IRSCHICK : Dialogue in History. Constructing South India, 1795-1895, Berkeley, University of California Press, 1994, 263 p.

Christian Ghasarian

Rêver la culture

Volume 18, numéro 2, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015321ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015321ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ghasarian, C. (1994). Compte rendu de [Eugene F. IRSCHICK : Dialogue in History. Constructing South India, 1795-1895, Berkeley, University of California Press, 1994, 263 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 18 (2), 183–184.
<https://doi.org/10.7202/015321ar>

Eugene F. IRSCHICK : *Dialogue in History. Constructing South India, 1795-1895*, Berkeley, University of California Press, 1994, 263 p.

Eugene Irschick annonce son projet dès la première phrase de son introduction en précisant que son livre porte sur la façon dont les individus créent le système de connaissance associé à l'espace agricole et à l'identité culturelle. À travers une étude de cas, celle de l'Inde du Sud de la fin du XVIII^e à la fin du XIX^e siècle, l'auteur veut démontrer que la conception qu'une société a de son histoire résulte d'un « processus dialogique » (concept qu'il emprunte à Bakhtine [1981]) qui implique tous les éléments constitutifs de cette société. En d'autres termes, l'histoire est une construction culturelle produite interactivement par tous les membres d'une population. L'emphase n'est pas mise ici sur l'hégémonie coloniale mais sur le « dialogue » découlant du projet colonial.

Dans une démarche principalement phénoménologique et narrative, Irschick développe sa thèse qui repose sur une étude approfondie des archives coloniales à Madras (Tamil Nadu) et à Londres. L'ouvrage se présente en quatre chapitres décrivant longuement les activités d'individus (notamment d'hommes) particuliers, afin d'illustrer la façon dont la culture est construite à partir de nombreux agents et agencements. Détails à l'appui, l'auteur cherche à rendre le lecteur témoin des processus par lesquels les Britanniques et les populations indigènes dans la région de Madras ont formulé des réponses à la question de la relation culture/villages. Il interprète les réponses que les acteurs sociaux ont engendrées face aux nouvelles situations comme autant de tentatives pour résoudre les tensions liées au développement d'une nouvelle société. Son argument central vise à démontrer qu'avant l'arrivée des Britanniques les populations villageoises de l'Inde du Sud se déplaçaient régulièrement pour cultiver de meilleures terres. Lorsque les Britanniques prirent le contrôle de la région de Madras en 1782, presque tous les villages étaient inhabités et leurs champs non cultivés. La société tamoule de l'époque était divisée en deux sous-castes majeures ayant chacune une orientation spatiale différente : les castes « de la main droite » étaient attachées à des espaces et à des temples locaux et avaient le sentiment d'appartenir à ces lieux; les castes « de la main gauche » (notamment composées d'artisans et de tisserands) avaient en revanche une tradition de mobilité et une conception beaucoup plus étendue de l'espace d'appartenance qui comprenait des centaines de villages. Afin de pouvoir percevoir des impôts, les Britanniques cherchèrent à sédentariser les populations locales. Selon Irschick, les colonisateurs n'ont pas réalisé ce projet seuls mais avec le concours des populations visées en se référant à un « âge d'or » tamoul au cours duquel les populations étaient sédentaires et prospères. Bien qu'il ne minimise pas l'exploitation liée à la domination britannique, l'auteur veut souligner que les Tamouls eux-mêmes jouèrent un rôle très important dans la construction de leur passé (utilisé pour construire le futur). Le projet d'établir une population fixe permit la création du concept de culture tamoule, une culture géographiquement enracinée dans un lieu particulier. À la fin du XIX^e siècle, la société rurale autour de Madras s'était transformée d'un grand espace de mobilité en société sédentarisée. Les éléments de la culture locale constitutifs de la région et du pays tamoul étaient fixés.

L'auteur insiste sur le fait que cette construction — qui va par la suite être considérée comme un fait historique à la fois par les Britanniques et les Indiens — n'a pas été le fait d'une manipulation ni d'une coercition mais le résultat d'une interaction entre les idées européennes et indigènes. Irschick considère que les interactions à travers lesquelles de nouvelles formulations du territoire et de l'identité furent forgées ont été « dialogiques » et que la participation dans la construction de nouvelles institutions avec un nouveau système de pensée produisant un nouveau savoir fut égale de part et d'autre. À tous les niveaux de la société les individus ont participé pour créer des sociétés villageoises interdépendantes et sédentaires. Les nouvelles significations ne furent donc ni tout à fait européennes, ni tout à fait indigènes. Même les mécanismes juridiques mis en place pour contraindre la population furent des créations dialogiques, non de

simples impositions par les conquérants européens. L'auteur souligne que l'autorité britannique était en fait précaire dans tout le sous-continent indien pendant plusieurs années à cette époque. Selon lui, c'est justement cette « fragilité » de la domination britannique qui a servi de site pour de nouveaux projets « épistémiques ». L'histoire qui a émergé de ces « dialogues » a servi plusieurs fins, sur le moment et postérieurement : les administrateurs britanniques cherchaient à créer une société fixe et productive et les nationalistes tamouls définissaient une particularité ethnique identifiable dans un lieu précis.

Le processus décrit par Irschick laisse entendre que l'on ne peut considérer que (ce qui est devenu) la société indienne a été le produit d'une « imposition » par le pouvoir colonial britannique sur une société dominée. Ce livre quelque peu provocateur remet en question l'idée que le savoir des cultures coloniales est défini unilinéairement par ceux qui gouvernent. Il s'oppose ainsi à l'argument soutenu par E. Saïd (1978) selon lequel la constitution des significations au Moyen-Orient et en Asie fut une « activité voulue » par les colonisateurs européens. L'auteur privilégie les agencements humains et les contextes du dialogue entre colonisateurs et colonisés plus que les résistances à l'hégémonie. Le terme « dialogue » doit ici être pris non dans le sens d'une interaction uniquement linguistique, mais comme une combinaison complexe d'idées, de politique, d'économie, de religion, etc. Ce terme peut cependant poser problème car il suppose la concorde et non l'inégalité, la violence et la domination caractéristiques des sociétés coloniales. Le fait de ne pas présenter la société colonisée comme inférieure à la société colonisatrice pourra être reproché à l'auteur, mais c'est justement l'objet de sa démonstration : les changements de signification sont selon lui des productions dialogiques de tous les acteurs d'une situation historique donnée.

Si les sources historiques ne fournissent pas de détails précis sur les conditions matérielles de la mobilité villageoise avant la venue des Britanniques, le point de l'auteur reste très intéressant dans la mesure où il rappelle que les phénomènes d'interaction culturelle et sociale ne peuvent être simplifiés. Dans le cas de l'Inde du Sud, outre les résistances, le système colonial a engendré des actions créatrices. Il faut néanmoins garder à l'esprit que les degrés d'application du principe dialogique peuvent différer selon les systèmes coloniaux. Le concept bakhtinien de « processus dialogique » est de toute évidence plus délicat et plus complexe à utiliser que les notions (toutes faites) d'acculturation, d'assimilation ou de coercition. Son application peut aussi déranger certaines positions politiques mais elle engendre incontestablement une vision plus nuancée — et l'on peut dire plus anthropologique — de l'histoire.

Christian Ghasarian
Center for South Asia Studies
University of California, Berkeley

Références

BAKHTINE M.M.

1981 *The Dialogic Imagination. Four Essays*. Austin : University of Texas Press.

SAÏD E.

1978 *Orientalism*. New York : Pantheon.